

Le soir est désormais face à nous, aux abords de la terre, en dansant : quelques bleus très beaux, colonnades à la courbure parfaite, verdure volubiles et épineuses dans l'entrelacs des ruines ; empreinte du grand Darius ou de Babylone ? Perdus, nous avons en un regard l'entière force pour dépecer le destin, ouvrir les ombres en deux, déloger le chant des grillons, leur soleil au reposoir factice ; puis la vérité montant d'un trouble : où sommes-nous ? Nous ne saurions restaurer la puissance d'un grès rouge, enfermé dans son illusion de braise : nous traçons des rosaces statiques, estompes et demi-teintes. Nous y chercherions la vérité toute peinte que nous n'aurions pas les yeux moins fous. C'est l'obsession de la rétine : par persistance on y voit des maisons désertées. Ce qui n'a pas de mots et que la texture met en déshérence : un entrelacement d'absence, avec cet ange intermédiaire, pensif, aux ailes fanées, guettant le regard des choses : un regard un jour ou l'autre, qui finira bien par se tourner vers nous. Plus loin, la friche se rappelle à la terre, facture de sueur et de sang, chemin rude noyé d'oubli. Un souffle travail le temps, comme cette oppression à l'entame du vide, et le dessin émerge d'un regard, de son galbe et ses linéaments, de sa scansion. Murs orphelins désunis, mobiliers fanés, chaise recouverte de cuir raide tendu comme tambour. Perchoirs des grands corbeaux, les châssis disloqués des fenêtres, ces ruines noires sur la pente, avec, au cœur du brûlis, des éclats de pavage et de charbon mêlés, dénudés jusqu'à la craie la plus fine. On y voit de l'illisible : lignes brisées, volumes qui s'affrontent, plans qui vacillent, des formes toujours tristes, nouées du souvenir. Seuils et âtres de ces maisons dans le rêve, où nous devons contre le feu ouvrir des pièces nouvelles, formes lasses, de souvenirs abrasés, polis : on y cherche des creux, des riens de terre, couche fine de bruits dérangeants, où penser ce qui file, comme ces visages denses, insaisissables, en rupture avec l'univers des hommes, si lourds, si débordants d'âme, mais de quel monde ancien troué de gouffres, de ravines que les solitudes idéales travaillent, jusqu'à l'exténuation du moi : sensation de froid éparpillée en cristaux et moraines, dont l'écrire sur la face d'os fait des yeux, des puits de souffrance. L'ombre des pensées lentement s'évapore dans le berceau de ruines où la lumière se cache. Une étincelle, un souffle, tout l'indicible se glisse dans le sillon du soir. Tout ce qu'on ne sait pas respire sur le calme tapis des nuages tremblant. Et ces visages, ils sont aussi dans la pierre, face ou profil, offerts et rien ne peut les défaire. Une fois la vision fabriquée sous le halo de l'eau, moins oppressante sans doute, car le grain de la pierre apaise, mais ils sont là. Ils s'inscrivent comme des plaies impénétrables où peuvent s'écrire toutes les légendes dorées, ces histoires qui font rêver et emportent, loin des jours plats et futiles, où rien ne survient sinon la nuit. « *À mesure que le soir descend sur nous, le souvenir remonte en nous comme une prière* » Vladimir Jankélévitch

Micael R.